

Heidegger et l'antisémitisme

Janos Darvas

La publication des *Cahiers noirs* de Martin Heidegger par l'édition francfortoise *Klostermann* a déclenché un violent débat.¹ Il va bien au-delà de ceux qui, déjà auparavant, furent menés autour du passé national-socialiste du grand philosophe. Ces cahiers renferment des passages au contenu nettement antisémite. C'est nouveau et déconcertant. Heidegger passait pour avoir accompagné les nazis, mais non pas pour antisémite. En donnant connaissance de ces textes dans les mémoires non encore publiées jusqu'à présent — ils paraissent selon la propre volonté de Heidegger seulement à présent en clôture de l'œuvre complète — le débat sur Heidegger se charge d'une pression dramatique supplémentaire. Désormais, la question de savoir s'il y a encore quelque chose à sauver de la contribution de ce penser, n'est plus à évacuer. Non seulement l'homme Heidegger reste désormais discrédité, mais plus encore aussi toute sa philosophie dans son ensemble. Heidegger doit-il être effacé de la liste d'honneur des grands philosophes occidentaux ?

Un déchant croissant

Goethe nota un jour : « Les plus grands hommes sont toujours d'un seul tenant avec leur siècle par une faiblesse. »² Mais qu'en est-il lorsque la faiblesse spécifique, propre à cette époque, conduit à une débâcle mortelle, à laquelle le système immunitaire de toute une culture collabore complètement ? Le « grand homme », qui est aussi rattrapé par ces fourvoiements, en demeure-t-il simplement concerné comme en passant ? Cela ne l'arrache-t-il pas bien plus de son socle, duquel il semblait surplomber malgré tout ses propres insuffisances et celles de l'esprit de son temps ? La variante allemande du fascisme européen a révélé son vrai visage dans les montagnes de cadavres d'Auschwitz. Ici — dans le volonté d'une « extermination » complète des Juifs — cette variante ne montre pas simplement les caractéristiques d'un déraillement tragique, mais plus encore les grimaces d'une anti-humanité, dès le début prédisposée en elle. Celui qui a pactisé avec ce régime et cette idéologie, celui-là est discrédité, quand bien même il se soit tenu à côté de toute participation directe au crime, à moins qu'il prenne par la suite une position crédible à l'égard du crime et de ses propres aveuglements, empêchements et complicités — en tant que personne publique, comme l'était aussi Heidegger. C'est ce qu'il n'a jamais fait. On a donné dans le panneau d'un sauvetage d'honneur du fait qu'il a démissionné, peu après l'épisode de sa nomination comme recteur de l'Université de Fribourg par les nouveaux potentats et après son discours de rectorat teinté de racisme de 1933, de sorte qu'il s'est distancié des cours d'un penseur raciste et qu'il a entretenu une relation de proximité avec toute une série de personnalités juives.

Entre temps, il a été prouvé qu'Heidegger était plus qu'un simple suiveur. Il fut entre 1933 et jusqu'à 1945, un national-socialiste convaincu. Qu'il n'ait pas été antisémite, et avant tout pas raciste, cela fut largement accepté. C'est en définitive aussi le bilan que tire Rüdiger Safranski dans sa grande biographie consacrée à Heidegger, *Un maître sorti d'Allemagne*³ — et ceci, malgré le titre qui consciemment joue sur la « fugue de mort » de Paul Célan, la poésie sur l'Holocauste devenue un classique du lyrique juif. Heidegger lui-même se défendit très tôt déjà contre les reproches qu'on lui faisait d'être antisémite. Dans une lettre de 1932, adressée à Anna Arendt, peu avant son adhésion au *nsdap* [*nazionalsozialistische deutsche arbeiterpartei*] [parti ouvrier national-socialiste allemand], il renvoie à ses nombreux doctorants juifs, à son soutien personnel apporté aux boursiers d'origine juive. La relation avec Anna Arendt forme du reste un noyau d'argumentations à décharge d'Heidegger. La toute jeune juive de Königsberg d'alors, attractive et dotée d'une intelligence foudroyante, fut son élève et amante. Il mit fin à cette affaire en considération de son mariage, mais il en resta une relation particulière. Arendt, dont la carrière importante de philosophe

¹ Martin Heidegger : *Édition complète*, IV^{ème} partie : indications et mémoires, Tomes 94-96, éditeur Peter Trawny, Francfort sur le Main 2014 ; 58, 48 & 37 €.

² Johann Wolfgang von Goethe : *Maximes et réflexions*.

³ Rüdiger Safranski : *Ein Meister aus Deutschland. Heidegger und seine Zeit* [*Un maître sorti d'Allemagne. Heidegger et son époque*], Munich 1994.

se déroula dans l'émigration américaine, reprit contact avec Heidegger après la guerre et rendit visite au couple à Fribourg.

Deux Juifs encore jouèrent un rôle important dans la création d'Heidegger : son enseignant Edmund Husserl et le poète Paul Célan. Heidegger a dédié à Husserl son œuvre faisant époque *L'être et le temps*. Dans l'édition réalisée durant l'époque nazie, cette dédicace disparut, bien sûr, mais réapparut dans les éditions d'après-guerre. Manifestement, Heidegger, en tant que recteur en 1933, avait rendu de nouveau possible au vieux Husserl — frappé d'interdiction d'entrée — l'accès à la bibliothèque universitaire. À l'égard de Paul Célan, il résulta une parenté profondément ressentie des deux côtés dans l'expérience et la mise en forme linguistique aux marges de l'indicible. En 1967, on en vint à une mémorable rencontre dans le chalet de vacance de Heidegger à Todtnauberg. Cela étant cependant, des témoignages d'une conception du monde antisémite ressortent des cahiers issus de la succession, lesquels jusqu'à présent étaient gardés secrets ! Ils proviennent tous de l'époque d'avant et de pendant la seconde Guerre mondiale. De quel genre d'antisémitisme s'agit-il ?

Entre passion et infection : typologies de l'antisémitisme

Dans ma tentative d'interprétation, je pars d'une manière exemplaire d'un passage des *Cahiers noirs* :

« L'accroissement temporaire du pouvoir du judaïsme a son fondement dans le fait que la métaphysique de l'Occident, particulièrement dans son déploiement moderne, offrit le point d'attaque pour l'auto-élargissement d'une rationalité et d'une faculté de calcul sinon vides, laquelle se procura par une telle voie un abri dans « l'esprit », sans pouvoir à chaque fois en appréhender de soi le ressort décisionnel occulte. Plus les décisions et interrogations futures deviennent originelles et primitives, davantage inaccessibles elles deviennent pour cette « race ». »⁴

Vu avec précision, le texte est cousu de clichés. Les Juifs exercent du pouvoir, ils sont calculateurs, à savoir commercialement prédisposés, un penser intellectuel simplement vide leur est propre, des couches profondes leur en demeurent dissimulées, il s'implantent pour ainsi dire en parasites (« se procurent un abri ») dans le corps de logis du peuple au-dessus de « l'esprit ». Le mot esprit se trouve entre guillemets et signifie manifestement cette intellectualité inauthentique qui domine aussi dans l'activité d'une vie universitaire ou professionnelle académique aliénée, dans laquelle des Juifs, à l'époque en Allemagne et ailleurs, jouaient un rôle prédominant. Se mélangent ici diverses subdivisions du ressentiment antisémite. Il y a là d'abord l'*antisémitisme concurrentiel*, qui s'est formé au cours du 19^{ème} siècle. Avec l'émancipation, des Juifs affluèrent en grand nombre dans les professions académiques, ils devinrent médecins, avocats, scientifiques. Ils créèrent, sur la base de leur tradition d'apprentissage en une génération, ce que les petits bourgeois non-juifs industriels et commerçants ou employés, parvenaient seulement à faire sur deux générations.⁵ Cette variante est liée à l'*antisémitisme populaire* plus ancien. Les Juifs furent ressentis comme étrangers, quand bien même leurs familles étaient établies dans le pays depuis des siècles. Étant donné que de nombreuses professions leurs étaient barrées, on les retrouvait dans des professions commerciales déterminées abandonnées, au bord inférieur de la société comme coiffeurs et domestiques, au rang supérieur comme dans le type du financier, du riche courtisan juif, lequel ne possède, il est vrai, que des privilèges précaires et peut à tout moment compter sur l'expropriation, la prison et l'exécution. L'antisémitisme d'usure juive, faisant fureur par surcroît, a été mis à profit par les nazis dans le film « *Jud Süß* » et instrumentalisé à fin de propagande. Les réseaux internationaux rabbiniques et commerciaux de la minorité dispersée, qui ne laissent jamais reconnaître une direction centrale, sont imaginés au maximum de l'antisémitisme moderne, comme formant un complot secret, par lequel la « juiverie mondiale » cherche à avoir la main sur les nations. Ce qu'on appelle les *Protocoles des sages de Sion*, un texte fabriqué de toutes pièces de la plume d'un agent tsariste, forment le

⁴ Martin Heidegger *Édition complète*, Tome 96, p.67.

⁵ Götz Aly : *Pourquoi les Allemands ? Pourquoi les Juifs ? : égalité, envie et haine raciale — 1800 à 1933*, Francfort sur le Main 2011 (3^{ème} édition).

catalyseur littéraire et idéologique de cet *antisémitisme de conjuration*. Qu'Heidegger inclinait à la théorie de la conjuration, c'est ce dont témoigne une remarque qu'il fit un jour à l'encontre de Karl Jaspers.⁶

Au-delà de ces formes courantes de l'antisémitisme, les passages du texte renferment la thèse que la judaïsme serait incapable de pénétrer aux dimensions profondes de l'être. Cette incapacité constitutionnelle est pour ainsi dire établie noir sur blanc, aussi dans d'autres passages du texte des *Cahiers noirs*, en tant que savoir-faire mondial philosophique du judaïsme. L'éditeur des *Cahiers noirs*, Peter Trawny, a proposé le terme d'*antisémitisme d'être historique* pour caractériser cette nuance.⁷ Il est à remarquer que le terme de race se trouve entre guillemets. Car de fait, Heidegger se trouvait éloigné de l'*antisémitisme racial*.

Dans toutes ses variantes, l'antisémitisme se meut entre les pôles de l'affectivité et de l'infection dans des mélanges aux proportions diverses de l'une et de l'autre. L'*antisémitisme d'affectivité*, je le désigne comme une excitation de l'âme qui, dans son ressentiment anti-juif, en arrive superficiellement à des excitations du sentiment et aux préjugés. Souvent il n'y a là que de l'envie simple, parfois une aversion corporelle. Dans les situations de pogrome se décharge l'antisémitisme d'affectivité jusque dans l'humiliation physique des victimes et le déchaînement d'une ivresse de sang. L'*antisémitisme d'infection* est une maladie spirituelle. Il s'établit dans le penser. Il possède l'état d'esprit de manière telle que dans les concepts « Juif » ou « Judaïsme » quelque chose d'objectivement obscur et de destructif est pensé et certes indépendamment des individus concrets. Les antisémites d'infection ont régulièrement de « bons amis » juifs, ou bien ils n'ont jamais rencontré de Juif dans leur vie. La configuration de cet aspect de l'antisémitisme est devenue consciente pour moi, en tant que pathologie pandémique chez un ami médecin en Hongrie. Il lit en donnant son consentement des publications antisémites, dans lesquelles il est question d'un complot mondial juif et dans lesquelles sont représentées des caricatures de Juifs repoussantes, au nez crochu. Interpellé par un ami, il se défendit véhémentement d'être antisémite, puisque qu'il aime nonobstant ses patients juifs ! L'antisémitisme d'infection laisse reconnaître des symptômes d'une scission de la personnalité lors de laquelle le penser peut se détacher complètement des sentiments à l'égard des personnes concrètes. Mais qu'en est-il donc de l'antisémitisme « d'être historique » de Heidegger ? Où se propage l'infection ? Déjà au cœur de son penser ou bien seulement à sa périphérie délimitante ?

Éclaircie — obombration

La contribution véritable de Heidegger au penser moderne est un questionnement se reposant sans cesse à nouveau sur l'être [*Sein*] originel qui ne doit pas être confondu avec le simple « étant » [*Seienden*] (et pas non plus avec le concept d'être abstrait de la métaphysique classique, raison pour laquelle Heidegger préférerait la manière d'écrire « *Seyn* »). Localisation et perception du *Seyn* ne s'accomplissent pas en transcendant les bornes du penser quotidien et du monde quotidien jusqu'à un absolu se situant au-delà, mais au contraire, à rebours vers un commencement réalisant [au sens propre : créant dans le réel, *ndt*], qu'il vaut de sortir de sa cachette. Le terme grec pour vérité — *aletheia* — il l'interprète, conformément à l'étymologie de son sens, en tant que *a-letheia* non-obscurité. Il vaut de surmonter l'oubli de l'être, qui a pris place dans le destin de l'Occident : dans la perception de ce commencement qu'on ne peut se figurer [parce qu'il est immémorial, *ndt*], qui n'est pas à vivre « plus au-delà que l'au-delà », mais bien « plus ici-bas que l'ici-bas ». ⁸ Ce qui est exigé ici, c'est un retour au dévoilement du « virage », à chaque fois réalisant déjà de l'ici de « l'être ici ». La percée au *Seyn* originel a un caractère illuminant — Heidegger utilise pour cela des

⁶ « Je parlai de la question juive, sur l'absurdité mauvaise des sages de Sion, ce sur quoi il (Heidegger) dit : « Il y a pourtant une alliance internationale dangereuse des Juifs » Karl Jaspers : *Autobiographie philosophique*, Munich 1977, Cité d'après Trawny 2014, voir note 7.

⁷ Peter Trawny : *Heidegger et le mythe du la conjuration mondiale juive*, Klostermann Verlag, Francfort sur le Main 2014, 14,80€.

⁸ J'ai emprunté cette formulation aux présentations du philosophe japonais Keiji Nishitani dans *Was ist Religion ? [Qu'est-ce que la religion ?]*, Belin 1984. Chez Nishitani, dont le penser fut fortement influencé par Heidegger, se présente pareillement la circonstance que qu'une profonde philosophie s'est associée à l'assentiment à la politique totalitaire d'avant et de pensant la seconde Guerre mondiale.

métaphores comme « éclaircie du *Seyn* ». Il a souvent été remarqué que ce penser est apparenté au Zen japonais, ce dont Heidegger a pris connaissance en étant d'accord. Le penser passe dans une expérience spirituelle — d'où l'adjuration au silence et à la solitude et au langage souvent sibyllin avec lequel Heidegger tente de désigner ses discernements.

Ce noyau est cependant entouré par un monde mécanisé de caractère impropre [ou de caractère figuré, *ndt*], dans lequel domine « les artifices » de la technique de l'industrialisme et de l'économie financière. L'être humain se retrouve en lui dégradé simplement à ce qui « est existant ». Dès l'œuvre précoce *L'être et le temps*, souci et angoisse sont exorcisés comme « existentialités » ou bien « choses existentielles », auxquelles l'être humain est exposé dans son « caractère d'avoir été rejeté [*Geworfenheit*] ». Aux caractères de menace dans « l'étant » du monde de vie moderne, Heidegger oppose les « enclôtures » [*Einhegungen*] de ce qui relève du pays natal, du terroir, de l'artisanat, lesquelles menacent de sombrer dans la technologie et l'industrialisme. C'est aussi l'un des motifs de son aversion partielle du national-socialisme « réel existant », lorsqu'il lui devint évident qu'aussi la direction de celui-ci était tombée dans cette « machination », et avait ainsi trahi le vrai national-socialisme, comme il se présentait devant son esprit. Ces obombrations [Litré IV, p.4221 ; au sens mystique de « couvrir d'ombres », bien sûr ici celles vraisemblablement des Anges déchus lucifériens ou ahrimaniens, *ndt*] surgissent dans les formulations de Heidegger comme des puissances objectives, qu'il a vivement représentées [exemplifiées] à de rares personnes déterminées. Et ici entre avec force aussi le Judaïsme comme pour ainsi dire une entité métaphysique, laquelle collabore à cette machination, et même la favorise et la fouaille.

L'oubli de l'être de Heidegger

Avec cela Heidegger devient lui-même la proie d'un funeste aveuglement eu égard à son « histoire de l'être ». Ce qu'offrent le Judaïsme, et aussi, — ayant pris naissance de lui — le Christianisme, en réflexion à rebours sur l'impensable commencement, il l'omet — pour lui c'est une tache aveugle. Heidegger voit le dévoilement de l'impensable originel seulement donné dans la tradition grecque, et certes exclusivement chez les pré-socratiques et pré-dialectiques : Héraclite, Parménide, et Anaximandre. Ces penseurs précoces apparaissent chez lui comme transfigurés dans la lumière précoce du philosophe européen, encore indemne, dans toute sa fraîcheur, de l'intellectualisation qui interviendra ensuite par Platon et Aristote. Déjà l'*Arché* (origine primordiale) et l'*alétheia* des Évangiles tombent en dehors de sa réflexion à rebours. Ne restent pour lui totalement dissimulées que les prédispositions vers l'origine primordiale et l'être, transmises par la tradition du Judaïsme, ainsi que leurs possibilités illuminantes.

Mais ensuite la question doit être posée du pourquoi les expériences du présent d'Heidegger se produisant en tant « qu'éclaircies » ne portent pas en elles la vertu de dissoudre ces obombrations. Car dans l'attouchement essentiel d'avec le commencement immémorial peut être vécu — lorsque le méditant fait retour sur soi dans un radical « plus ici-bas que l'ici-bas » — comment en même temps l'incommensurable vertu d'amour fait irruption, une vertu qui veut être communiquée au cœur et devenir le point départ d'un sentir empathique. Lorsque cela se produit, alors se révèle pourquoi les mystiques de toutes les traditions envisageaient certes alors un apersonnel absolu, qui peut être caractérisé en tant qu'être, mais pareillement aussi en tant que « néant ». Et pourquoi en même temps ils se percevaient ainsi unis à un aspect personnel de l'absolu, qui les conduisait à un retour et les appelait à se tourner vers l'être humain.⁹ Heidegger se tourne principalement sur cet apersonnel. Il rejette préférentiellement tout concept subjectif. Ce *Seyn*, au lieu de pénétrer par un devenir humain individualisé dans l'élément de chaleur, persiste dans l'élément de lumière, en deçà des bas-fonds de « l'existant [*seienden*] ». La teinture, au moyen de l'apersonnel, pénètre les formes du penser elles-mêmes, qui sont dés-individualisées.¹⁰ Ce n'est pas que Heidegger aurait eu une

⁹ D'une manière saisissante, en jouant sur ce double aspect de l'apersonnel et du personnel dans la Cabale et simultanément en tant qu'expérience individualisée, le poète Paul Célan dit : « Dans le néant — Qui se trouve là ? Le Roi. / Là se trouve le Roi, le Roi / C'est là qu'il se trouve trônant. / Boucle juive ne deviens pas grise ». Paul Célan : *Mandorle*)

¹⁰ Il semble qu'à un âge avancé, Heidegger ait atténué cette contradiction entre « Seyn » et « Seiende » dans le penser.

simple relation refroidie au *Seyn*. Ses formulations adoptent justement dans maints textes des connotations religieuses, dévotionnelles, voire même sacerdotales.

« Dans quelle ampleur le cœur peut-il être à l'unisson des atmosphères du *Seyn* » — note-t-il un jour.¹¹ Heidegger — selon Thomas Assheuer¹² — dans son questionnement solitaire et dans sa conscience, aime manifestement plus le *Seyn* que les êtres humains. Ce qui assurément ressort impétueusement, c'est une qualité d'austérité, « d'intrépidité ». Car la résolution vient de l'être même. »¹³ Et plus loin : « D'abord l'essence de vérité doit être métamorphosée et transposée dans une nouvelle acuité et dureté, afin que le *Seiende* trouve une entrée. Admettre le *Seiende* — laisser filtrer « *Durch* [par ou au travers de, *ndt*] » l'existence. L'ambiguïté du « *Durch* » [« par » ou « au travers », *ndt*]. »¹⁴

Dans le « *Seiende* » de la volonté national-socialiste vers l'acte, Heidegger a manifestement vu un corrélat de son expérience d'intrépidité à partir du *Seyn*. Dans sa résolution de laisser entrer ce « *Seiende* » dans le domaine intime de l'être-là [*Da-sein*] repose l'élément tragique du malgré tout grand philosophe allemand. Avec cela, il a aussi laissé entrer les obombrations, qui recouvrent le vrai visage du Judaïsme. Celles-ci changent en son contraire l'image du peuple Israël : dans ce personnage du double qui s'est fixé depuis longtemps dans la conscience de l'Occident, et qui est au fond la projection du personnel non métamorphosé. Le véritable caractère d'être et d'esprit dans la compréhension de soi historique de ce peuple — en dépit de maintes insuffisances des Juifs, en tant qu'individus, en dépit de toutes les auto-aliénations, dont la communauté de destinée des Juifs est menacée — est exactement le contraire de cette obombration. « Je te destine à être la lumière des nations, pour que mon salut parvienne jusqu'à l'extrémité de la Terre ». (**Isaïe 49, 6.**)

« *There will be no humanity without Israel [Il n'y aura pas d'humanité sans Israël, ndt]* » (Abraham Joshua Herschel¹⁵). On peut lire cet axiome sans emphase, sans aucune nuance de surestimation de soi. Il décrit le simple fait qui résulte du regard sans prévention porté sur l'histoire du Judaïsme jusqu'à aujourd'hui. Malgré ou précisément à cause de l'inhumain qui a survécu : il n'y aura pas d'humanité — ni aucune humanité [sentiment humain, *ndt*] — sans Israël.

Un coup d'œil sur l'assimilationisme de Rudolf Steiner

Mais qu'en est-il lorsque la conviction est défendue que le Judaïsme n'a plus aucune fonction productive et que pour cette raison, il devrait s'épuiser dans les peuples [ou « nations » comme dit la Bible, *ndt*] ? On caractérisera alors cette exigence comme à peine explicitement antisémite. Et pourtant, on doit se demander si cet assimilationisme est réellement aussi bienveillant et inoffensif qu'il le paraît. Toute abstraction faite que les Juifs, dans l'histoire de la culture de l'humanité, ont joué un rôle créatif et proéminent, et le jouent encore et que donc une « fonction » peut foncièrement en être acceptée : cette thèse ne renferme-t-elle pas une inclination à vouloir définitivement se débarrasser définitivement des Juifs et du Judaïsme ? Quoi qu'il en soit cette thèse a circulé dans le libéralisme bourgeois du 19^{ème} siècle, et même parmi les Juifs eux-mêmes. Même Karl Marx l'a défendue, selon lui, en effet, les Juifs auraient définitivement disparu sans doute dans une société sans classe. Rudolf Steiner aussi à défendu cette idée d'assimilation. Dans ses conférences tardives encore, on rencontre l'axiome que les Juifs devraient idéalement s'épuiser dans l'humanité (à l'occasion de quoi demeure un besoin d'interprétation de ce qu'il pouvait bien avoir en tête avec l'adverbe « idéalement »).¹⁶ De nombreux interprètes reconduisent la raison pour laquelle l'idée d'assimilation chez Rudolf Steiner est à découvrir précocement déjà et a été aussi tardivement défendue par lui, à son empreinte libérale. Examinée avec précision, l'idée libérale d'assimilation est, il est vrai, un rejeton sécularisé de la volonté de prosélytisme de l'Église chrétienne. Il existait un dur et inconciliable anti-judaïsme chrétien. En affectivité populaire, il se

¹¹ Martin Heidegger : *Édition complète*, vol.96, p.79.

¹² Thomas Assheuer : *L'héritage empoisonné. Les Cahiers noirs d'Heidegger* dans *Die Zeit* n°12/2014.

¹³ Martin Heidegger : *Édition complète*, vol.96, p.171.

¹⁴ Martin Heidegger : *Édition complète*, vol.96, p.10.

¹⁵ Abraham Joshua Herschel : *To be a Jew: What is It? [Être un Juif : Qu'est-ce que c'est?]* dans *Moral grandeur and Spiritual Audacity* [Grandeur morale et audace spirituelle]. Essays, New York 1996.

¹⁶ *L'histoire de l'humanité et les conceptions du monde des peuples culturels (GA 353)* dans la conférence portant le titre « Sur l'essence du Judaïsme ».

déchargeait en ghettoisations, actes ignobles et pogromes. En tant qu'infection de conception du monde, il rodait en fantôme dans la doctrine du déicide, du meurtre de Dieu, que les Juifs étaient censés avoir perpétré sur le Fils de Dieu. En outre, il y avait un anti-judaïsme mou dans les offres d'inclusion éventuelle : soyez bienvenus de tout cœur, devenez comme nous. Reconnaissez-vous de Jésus-Christ et de la Sainte mère l'Église, recevez le baptême. Ensuite, vous ne serez plus des Juifs. Bien sûr, vous devez renoncer pour cela, non seulement à votre foi, mais encore à vos caractéristiques culturelles, à votre sentiment d'appartenance et à votre identité juive.

« Théologiquement, cette attitude a été amenée par ce qu'on appelle la doctrine de la substitution : Dieu a complètement transféré à l'Église ce qui auparavant était la mission du peuple juif. La théologie de la substitution a été rejetée après la *Shoa* des côtés évangélique et catholique, non pas seulement par raison d'opportunité ou par sentiment de culpabilité, mais plus encore aussi par les réflexions en retour provoquées par les paroles de l'Apôtre Paul dans les épîtres aux Romains, qui se trouvent diamétralement opposées à cette doctrine.¹⁷ Maintes des anciennes formes du penser et de la sensibilité continuent de vivre chez les anthroposophes, avant tout chez ceux de la génération plus âgée. Elles se nourrissent encore directement, quand bien même souvent inconsciemment, de cette tradition théologique. La question doit être posée dans quelle ampleur Steiner lui-même a prêté aide à ces formes du penser et de la sensibilité. Au contraire, son insistance se tient en contrepoint, quand il renvoie le centre dynamique de l'évolution humaine et cosmique sur quelque chose d'essentiel et de spirituel, qui est indépendant de toute confession et de tout groupe particulier et a un caractère universellement humain.

Dans tous ces problèmes on ne doit pas oublier une chose. La personne de Rudolf Steiner, son action et son penser étaient, dans des points essentiels, totalement incompatibles avec le national-socialisme. « Si ces messieurs arrivent au pouvoir, je ne pourrai plus poser mon pied sur le sol allemand. » — telle fut sa déclaration à l'occasion du putsch d'Hitler de la *Bürgerbrau* de 1923. Il est oiseux de spéculer quant à savoir si Rudolf Steiner eût modifié ses manières de voir le Judaïsme, s'il eût été témoin de la *Shoa*. Le caractère problématique de ses déclarations persiste. S'y prendre d'une manière productive avec cette problématique cela veut dire choisir une méthode, comme je l'ai choisie en essayant de le faire ici dans cet essai en relation avec Martin Heidegger. Elle est inconfortable, parce que dans le suivi de ses pensées et la reconnaissance de sa contribution authentique à l'histoire de la conscience, on doit envisager des ombres, et même jusqu'au point où les deux aspects se touchent l'un l'autre. Mais cela n'aide en rien : « On doit pouvoir faire face à l'idée en la vivant ; sinon on tombe sous son asservissement. »¹⁸

Die Drei n°5/2014.

(Traduction Daniel Kmiecik)

János Darvas né à Budapest (Hongrie) en 1948, il étudia la philosophie à Vienne et Paris. À partir de 1973, il a des activités comme enseignant Waldorf, avec points capitaux : histoire, histoire de l'art, littérature et religion. Mais aussi de longues années durant, il intervint dans la formation des enseignants en France, Allemagne, Suisse. Depuis 1993, il est à la libre école Waldorf d'Eckernförde. De 1995 à 2003 : directeur professionnel de l'Institut pour la pédagogie Waldorf à Solymár/ Hongrie. Il est engagé dans le Schleswig-Holstein dans l'édification de la vie juive et des initiatives inter-religieuses. Depuis 1999, il est auteur dans la revue *Info3 — Anthroposophie im Dialog* et correspondant de l'hebdomadaire *Das Goetheanum* (Suisse). Il a publié des commentaires et essais sur des questions concernant l'histoire contemporaine, la spiritualité et la religion, dans diverses publications en langues allemande et française. Lyrique et belles-lettres sur *Internet* (entre autre : www.eckkult.de), publication d'ouvrages *Expériences de Dieu. Perspectives de l'unité. Anthroposophie et le dialogue des religions*, Info3 Verlag, Francfort sur le Main 2009.

¹⁷ « Je dis donc : Dieu a-t-il rejeté son peuple ? Que non ! Car moi aussi je suis israélite, de la semence d'Abraham, de la tribu de Benjamin. » (**Paul 11**, 1) ; « Oui je souhaiterais d'être moi-même maudit, loin du Christ, pour mes frères, mes parents selon la chair, eux qui sont les Israélites, à qui sont l'adoption, la gloire, les alliances, la législation, le culte, les promesses, à qui sont les patriarches, et de qui est le Christ selon la chair, lequel est au-dessus de tout, Dieu béni dans les âges, Amen. (**Paul IX**, 3-5).

¹⁸ Rudolf Steiner : *Philosophie de la liberté* (**GA 4**).